

L' "ENFANT DE LA PATRIE"

Tout n'était pas toujours gloire et profit dans le métier de corsaire.

L'*Enfant de la Patrie*, l'un des plus forts bâtiments armés en course, en fit l'épreuve en de tragiques circonstances.

Ce navire, qu'on décorait un peu prétentieusement du nom de frégate, sortait majestueusement de son port de construction à la date du 11 pluviôse an VI. Il était commandé par un officier d'une bravoure éprouvée, sortant de la marine de l'État, du nom de Maraucourt. À peine avait-il mis à la voile, qu'un temps affreux se déclara; il n'eut pas un seul beau jour pour prendre hauteur et, loin de faire la course, il dut soutenir une lutte continue contre les éléments. L'*Enfant de la Patrie* arriva ainsi aux Orcades, qu'il essaya de doubler, mais la violence du vent paralysa tous ses efforts.

Dans la nuit du 28, la mer, soulevée par un ouragan furieux, devint effrayante. Soudain, un cri de détresse retentit: une lame venait d'emporter le gouvernail, et le navire, hors d'état de se diriger, était poussé sur des récifs qui l'entouraient de toutes parts et sur lesquels la mer se brisait à plus de cinquante pieds de hauteur. Sa perte était certaine, mais Maraucourt ne se découragea pas. Avec le plus grand sang-froid, il commanda d'habiles manœuvres et parvint à maintenir son bâtiment à flot. Le jour arriva, et le danger se montra dans toute son horreur. Loin de diminuer, la tempête augmentait. Vers l'après-midi, le capitaine donna l'ordre de couper le mât d'artimon pour alléger le navire dans lequel une voie d'eau s'était déclarée. Le spectacle était lugubre. Sur le pont, que les lames balayaient sans cesse, on entendait retentir les coups de hache que dominaient par moments les horribles craquements des membrures et le sifflement des vents déchaînés. Ainsi allégée, la frégate parvint à gagner à travers les récifs une petite baie où elle jeta l'ancre. Ses embarcations, moins une, avaient été emportées par la mer en furie.

L'ouragan cependant continuait avec plus de rage que jamais. Le reste de la journée et la nuit qui suivit furent épouvantables. Malgré le jeu continu des pompes, l'eau gagnait la cale, et à un moment l'équipage, après avoir vu tous ses câbles se rompre, eut la douleur de perdre son ancre de miséricorde, sa dernière ressource.

Maraucourt fit assembler ses hommes et leur proposa de tenter un dernier effort pour arracher sa proie à l'Océan et éviter la mort dont ils étaient menacés de minute en minute. On décida de jeter la batterie à la mer, longue et périlleuse opération, à la suite de laquelle le navire parut un peu soulagé; mais les vents et les courants n'en continuèrent pas moins à le porter à la côte. La mer avait épargné un frêle canot; on le mit dehors pour essayer de gagner la terre, mais à peine fut-il affalé qu'il disparut, ainsi que trois hommes qui venaient de s'y précipiter.

Vers onze heures du soir, un craquement horrible et d'effroyables secousses apprirent à l'équipage que le navire venait de toucher. En ce moment suprême, Maraucourt semble se multiplier; par son sang-froid, par son impassibilité il sait ranimer le courage de ses hommes et remonter leur moral, malgré les souffrances qu'ils éprouvent. Il fait couper sans le moindre retard les deux mâts qui restent debout et combine la direction de leur chute de façon que leur extrémité porte sur le rocher à quelques brasses duquel se trouvait l'*Enfant de la Patrie*. Cette manœuvre réussit; avec quelques planches clouées à la hâte, un véritable pont fut formé et permit à l'équipage de gagner la terre.

Il était temps. La mer battait le navire de tous côtés et l'avait fracassé en plusieurs endroits. Il coulait bas, et les chocs qu'il éprouvait sur le rocher produisaient des craquements effroyables. Qu'on ajoute à cette scène l'horreur d'une nuit sinistre et l'on pourra se faire une idée de ce tableau navrant.

Jusqu'au point du jour, Maraucourt et ses marins demeurèrent sur les rochers où ils étaient parvenus à se réfugier. Dans la neige jusqu'à la ceinture, il leur fallut attendre le lever de l'aurore. Quel triste spectacle s'offrit alors à leurs regards! En face d'eux, l'Océan, dont les flots blanchissants achevaient de mettre en pièces l'*Enfant de la Patrie*; derrière eux, l'immensité des régions du Nord, avec ses neiges, ses glaces et sa solitude désolée. Pas de vivres, pas de feu. Et puis, où la tempête avait-elle jeté l'infortuné navire?

Il fallait cependant prendre une prompt décision. Les naufragés se résolurent à longer la côte dans toute sa longueur, de crainte de s'égarer dans l'intérieur des terres où rien ne laissait entrevoir les vestiges d'une habitation. Cette côte, coupée à chaque pas par des baies, des havres, des criques, doublait le chemin que nos malheureux compatriotes avaient à parcourir. A la fin de la journée, un cri de joie retentit cependant au milieu de ces hommes exténués par une marche continuelle, accablés de froid et mourant de faim. Ils venaient d'apercevoir quelques cabanes de pêcheurs.

Là, réconfortés par de braves gens qui partagerent avec eux leurs provisions, ils surent qu'ils étaient en Norvège, à 60 lieues de Drontheim, où devaient seulement finir leurs misères. Ils y parvin-

rent le 15 ventôse, après une longue, longue route, les vêtements déchirés, la face hâve, la barbe hirsute, et accueillirent avec l'émotion la plus vive les soins qui leur furent prodigués.

Quelque temps après, ils étaient rapatriés, et leur premier soin, en touchant au port d'où ils étaient partis si brillamment quelques semaines auparavant, fut de s'embarquer sur les premiers navires en armement qu'ils rencontrèrent, afin de se dédommager sur les Anglais des maux qu'ils avaient soufferts.

JACQUES PETTEX.

L'ÉTOILE POLAIRE

L'étoile polaire, si facile à reconnaître à cause de la forme de la constellation de la petite Ourse, dont elle fait partie, peut être consacrée aux voyageurs. En effet, dès que le soleil disparaît à l'horizon, elle indique la direction du Nord avec tant de précision, que l'on pourrait se passer de boussole si les nuages n'empêchaient trop souvent de la voir. Elle donne ses indications pendant toute la durée de la nuit jusqu'à ce que l'aurore vienne faire disparaître à la fois tous les astres et toutes les étoiles. Il n'y a guère que Vénus qui reste encore visible lorsque le premier point du disque s'est découvert du côté de l'Orient. Aucun des points lumineux qui ont résisté aux pâles lueurs de l'aurore ne peut braver cette nouvelle épreuve.

Si la Polaire peut rendre facilement le service de guider les marins et les explorateurs, ce n'est pas qu'elle réponde exactement dans le ciel au prolongement de l'axe de rotation de la terre. Cette ligne, qui est assujettie à de très petits mouvements périodiques et à quelques autres moins réguliers, mais également très faibles, passe dans la voûte céleste à une distance de la Polaire égale à trois diamètres angulaires du soleil. Cette belle étoile décrivant un cercle très petit en 24 heures, il est donc impossible à l'œil nu de s'apercevoir du sens dans lequel elle se meut, on peut même la croire parfaitement immobile. Il n'en est pas de même des constellations voisines, que l'on nomme crunu-polaires et qui partagent avec la Polaire le privilège de rester constamment au-dessus de l'horizon. Le mouvement de certaines est assez apparent pour qu'on le constate sans avoir recours à des instruments d'optique.

Sur celles-là on peut constater, notamment de mars on mai, qu'elles paraissent animées d'un mouvement d'Occident en Orient, c'est-à-dire contraire au mouvement apparent de la voûte céleste. Mais cette particularité ne tient à aucun changement dans le sens de la rotation. C'est que pendant cette partie de l'année, par suite de l'obliquité de l'axe du monde sur notre horizon, on ne voit que le passage inférieur au méridien et non pas le passage supérieur, qui a lieu en plein jour.

Quant aux étoiles qui font partie des constellations zodiacales ou qui en sont voisines, on ne voit que leur passage supérieur, et aucun observateur, quelque peu versé qu'il soit dans les théories astronomiques, ne peut croire qu'elles se meuvent en sens inverse du mouvement apparent de la sphère céleste.

WILFRID DE FONVIELLE

Plutarque, dans ses *Symposiaques* (ou propos de table), met au compte de Démocrite l'anecdote suivante:

Un jour il avait mangé une figue qui avait le goût et le parfum du miel. Il demanda à sa servante d'où venait ce fruit. Elle lui indiqua le jardin où elle l'avait achetée. Aussitôt, se levant de table, il lui ordonna de l'y conduire.

— Que voulez-vous donc aller faire là? demanda cette femme.

— Chercher la cause de la douceur et de l'arôme particulier de cette figue. Je la trouverai certainement en examinant le lieu qui l'a produite.

— Remettez-vous à table, lui dit en riant la servante: c'est moi qui, sans y penser, avait mis la figue dans un vase qui avait contenu du miel.

— Ah! quel chagrin tu me fais! dit le philosophe d'un air mécontent. Mais je ne rechercherai pas moins les causes de ce goût et de ce parfum comme s'ils étaient naturels."

Les recettes des théâtres et spectacles de Paris ont atteint, en 1899, la somme de 33 159 566 francs.

Ces recettes sont les plus fortes qui aient été jamais enregistrées. Elles sont de 2 millions environ supérieures à celles de l'année 1898, et elles sont même supérieures à celles de l'année de l'Exposition (1889), qui s'étaient exceptionnellement élevées au total de 32 138 998 francs.

Les théâtres qui ont fait plus que le million de recettes sont: l'Opéra (2 862 833) la Comédie-Française (1 861 276) l'Opéra-Comique (2 028 851), les Variétés (1 189 431), le Châtelet (1 331 986) et les Nouveautés (1 356 386).